

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 18 (1880)  
**Heft:** 49

**Artikel:** La renaille et lo rat  
**Autor:** C.-C.D.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185990>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

rien, car les idées qu'on exprime, les choses dont on parle dans une lettre, ne sont pas toutes absolument semblables, et toutes intimement liées les unes aux autres, comme les gouttes d'eau. Il y a entre les idées des différences, des distances, inégalles mais réelles, et ce sont précisément ces distances, ces différences entre les idées que la ponctuation et les divers signes de la ponctuation ont pour objet de marquer. Tu fais donc, en les supprimant, une chose absurde ; tu suprimes la différence, la distance naturelle qu'il y a entre les idées et les choses. C'est pourquoi l'esprit est étonné et choqué en lisant tes lettres.

» Mais voici qui est encore plus grave. C'est une qualité, mon enfant, et une qualité précieuse que la promptitude d'esprit. Il y a tant de choses à apprendre, à voir et à faire dans la vie, et nous avons si peu de temps à y consacrer, qu'on est très heureux d'avoir reçu de Dieu le don de cette rapidité, de cette facilité d'intelligence, qui fait qu'on peut beaucoup comprendre et beaucoup faire en peu de temps, et par conséquent se mieux acquitter de la tâche de la vie. Mais toute qualité a un défaut qui lui correspond et dont il faut se défendre avec soin ; s'il s'agissait du caractère, je te dirais que les personnes très énergiques manquent souvent de douceur, les personnes très courageuses, de prudence. Pascal ou la Bruyère, je ne me rappelle pas bien lequel, a dit quelque part : « Une vertu n'a tout son mérite et toute sa valeur que lorsqu'elle est accompagnée de la vertu contraire. Que la fermeté soit douce, que la douceur soit énergique. Il n'y a de bon et de beau que ce qui est complet, ce qu'on peut considérer et admirer en tout sens. »

» Ce qui est vrai du caractère et de ses vertus, ma chère enfant, l'est également de l'esprit et de ses qualités. Il ne faut pas qu'une qualité devienne la source d'un défaut. Or la promptitude de l'intelligence peut amener la légèreté de l'attention. Quand on comprend aisément, on ne se donne pas toujours la peine de comprendre parfaitement. Quand on court très vite, on ne regarde pas, et par conséquent on ne voit pas tout ce qu'il y aurait à regarder et à voir sur la route. Précisément parce que tu as l'esprit facile et prompt, il faut que tu l'obliges à s'arrêter sur les choses, à les examiner avec soin, à ne pas se contenter de la connaissance qu'il en prend du premier coup. Sans cela, une grande partie de ce qu'il y a dans les choses t'échapperait ; tu ne saurais et tu ne ferais rien parfaitement. Et une qualité naturelle et grande te ferait tomber dans une fâcheuse imperfection.

» En voilà bien long, ma chère Henriette, mais tu sais que j'aime à causer avec toi. Et d'ailleurs on ne se corrige d'un défaut que lorsqu'on a bien reconnu d'où il vient et jusqu'où il pourrait aller. Prends un parti, ne laisse jamais partir une lettre sans relire très attentivement, uniquement pour la ponctuation. Quand tu en auras une fois pris l'habitude, tu n'auras plus besoin d'en prendre le

même soin, et tu verras qu'un jour l'habitude de la ponctuation deviendra pour toi de la force d'attention. »

### La renaille et le rat.

Lè dzeins que ne peinsont qu'ao mau  
Sont dâi chamau.  
Y'ein a mémo que sont tant crouïo  
Que ne sè cheintont pas dè dzouïo  
Quand l'est que font souffri cauquon,  
Lo mau, l'est lão meindra couson ;  
Et po poâi mi trompâ lè z'autro,  
Ye font lè saints, lè bons z'apôtro.  
Mâ l'est bon ! L'arrevè soveint  
Qu'ein vollarient férè lo metcheint,  
Lo chenapan sè teind 'na trapa  
Yô sè preind. Et se po 'na rapa  
Ne lâi fâ rein d'assassinâ,  
L'est bin son dan s'on lo met bâ.  
On rat, dodu, dè bouna mena,  
Etâi z'u tandi la mériena <sup>1</sup>  
Sè promenâ près de n'étang.  
Cé rat étâi on rat dè tsamp  
Bin pliantâ su sè quattro pattès,  
Que dévessâi per tsi lè rattès  
Ao mein étrè municipau  
Tant l'étai crâno, fin et biau.  
Mâ petadan que roudassivè  
Près dè l'étang et que vouâitivè  
On petit bot châotâ dedein,  
Risai dè ellia petita dzein  
Tot époâiriâ, quand 'na renaille,  
Onna crouïe et finna canaille  
A quoui lo rat fasai einviâ  
Tant l'étai bon gras, sè peinsâ :  
« Se poivo l'atteri per ince  
Et lo niyi, ne porriâ dinse  
Mè, mon crapaud, mè renaillois  
No reletsi dè fins bocons. »  
Et sein mouzi, la crouïe bête  
Soo dè l'édhie sa pouta tête  
Et dit âo rat : Hé ! mon galé  
Tè bin novè vai noutron lé ;  
Mè fâ bin pliési dè tè vairè  
Mâ dis-vâi, se te vâo mè crairè  
Vins férè on petit tor tsi no  
Te vairé mi lo petit bot ;  
Tè montréri noutron veladzo  
Bin catsi per dézo l'herbadzo  
Et porri tè férè agottâ  
Oquiè que te ne congrâi pas.  
Vins gaillâ férè cognessance !  
— Ye voudré bin, mâ la metsance,  
Se lo benet dè rat repond,  
C'est po nadzi. Su sur qu'ao fond  
Dè te n'étang vè reindrè l'âma,  
Et ma ratta tot ein alarma  
Porrâi bin ein parti déman.  
Nadzotto bin ; mâ su pésant

<sup>1</sup> mériena. Moment de repos après le dîner, entre les deux demi-journées.

Et n'ouso pas sein 'na barquette  
M'eimbantsi per dessus l'édhietta.  
— Oh ! bin, repond l'autra, vu prô  
Tè férè passa noutron crâo,  
Ein no z'attatseint pè 'na piauta,  
Et po cein, vâi-tou, n'ein pas fauta  
Dè corda, ni dè fi d'artsau,  
On bet dè djon, l'est tant qu'ein faut.  
Et coumeint y'âodri la premire,  
Se d'hazâ la tête tè vire,  
Te n'as, quand tiréri, lo djon  
Què dè dzevatâ on bocon ;  
Et dinse on va passâ la golhie  
Sein pî que ton cotson sè molhie.  
Dinsè l'ont de, dinsè l'on fé,  
Mâ pè lo maitain dè cé lé,  
Cllia granta pesta dè renaille  
Fâ lo pliondson et le tenaille  
Lo bet dè djon, po que lo rat  
La sâidie avau ; mâ harte-là !  
Lo rat reincontre on bet d'achetta,  
S'ein sert coumeint de 'na liquietta,  
Et quand l'autra fâ lo pliondzon,  
Lo rat, déssu lo tavelion,  
Sè crampounè coumeint on diablio  
Ein suppliyeint, lo miserablio,  
Qu'on espargnâi sè dzo. — « Na pas !  
Repond la garça, tè faut bas !... »  
Mâ tandi que sè tsermaillivont  
Et que ti dou sè trevougnivont  
Lo bet dè djon, on lutséran,  
Que n'étai pas tant bornican,  
Le guegnivè du 'na liquierna,  
Et sein allumâ sa lanterna  
Tracè por eimpougni lo rat  
Et s'ein fêre onna frecachat.  
Mâ quand vâo solévâ la bête,  
Cheint oquî dè pésant qu'arrête.  
Adon yé vâi que n'est pas tot  
Què lo rat, mâ que tint onco  
On fameux bocon dè vicaille,  
Onna granta balla renaille  
Que peind à l'autro bet dâo djon.  
Cein lâi fasâi ruti, pesson.  
Lè z'importâ dein son ménadzo  
Yô l'ein fe on rudo carnadzo  
Kâ lé, sein pedi, sein remoo,  
A ti lè dou baillâ la moo.  
Et l'est dinsè qu'on sort seimblablio  
A djeint innoceint et coupablio.  
Po lo rat, cein fut on guignon,  
Mâ po l'autra, 'na pounechon.

G.-C. D.

**Fanny.**

— Lorsqu'il partit, le cœur brisé, j'étais avec elle au moment où la voiture qui l'emportait passa devant la fenêtre : son visage se couvrit d'une vive pâleur, qu'elle expliqua par une indisposition subite. Plus tard, quelqu'un s'étant permis de l'attaquer devant elle, elle prit sa défense avec une chaleur qui me frappa. Pourquoi, Fanny, baisses-tu la tête comme si tu

avais à rougir ? Je crus alors que tu obéissais au besoin qu'éprouve toute personne honnête de repousser les traits de la calomnie. Mais rappelle-toi le jour où nous arriva la fausse nouvelle que monsieur était mort loin de son pays ; non, ce n'était pas pour un indifférent que tu aurais éprouvé la profonde douleur dont tu fus accablée. Les souvenirs me reviennent en foule aujourd'hui que je sais ce que j'ignorais alors. Veux-tu que je les énumère ? Ou bien t'inscris-tu en faux contre mes paroles ?

Fanny gardait le silence ; elle paraissait souffrir beaucoup.

— Et maintenant, reprit sa sœur, quand l'homme de bien que tu as toujours aimé vient t'offrir son dévouement, tu le repousses. Si j'ai bien compris, ta pauvreté t'impose ce refus.

Puisqu'il en est ainsi, ton exemple m'enseigne ce que je dois faire. En acceptant la somme dont tu t'es dépouillée pour moi, j'ai eu tort, j'ai oublié le juste sentiment de ma fierté. Mais il est temps encore de réparer cette faute. Le prix de la Roseraie, un emprunt qu'il nous sera facile de faire, nous permettrons de te rembourser ta dot.

— Ma sœur, dit Fanny d'une voix étranglée, que t'ai-je donc fait pour que tu prennes plaisir à me faire souffrir ?

Elle suffoquait.

— Pourquoi serais-je moins jalouse de ma dignité que tu l'es de la tienne ? A mon retour, je dirai comme toi tout à l'heure : Rien ne pourra me faire changer d'avis.

Je crus que c'était pour moi le moment d'intervenir.

— Fanny, votre sœur a raison, et vous n'auriez pas le droit de lui reprocher les scrupules exagérés d'une fierté obstinée, si vous-même les preniez pour règle. Pourquoi ceux que le caprice du sort a gratifiés d'une part plus grande dans les dons de la fortune seraient-ils condamnés à les garder pour eux seuls ? Dans les échanges que font entre eux ceux qui s'aiment, il n'y a que les trésors du cœur qui comptent.

Voyez-vous ce pavillon qui se profile si gracieusement sur l'azur du ciel ? Eh bien ! tout à l'heure, en le regardant, je faisais un rêve. Je me disais : Si elle voulait, nous nous y fixerions. M. et Mme de Londe continueraient d'habiter la maison qu'ils occupent. J'apporterai dans leur industrie les capitaux que je possède et nous formerions une association qu'aucun dissensitif ne troublerait jamais. Votre chère petite Blanche continuerait d'apprendre auprès de vous comment on devient une femme accomplie. Toutes les joies que vous regrettiez vous resteraient, il n'y aurait de changé que la présence d'un mari qui confondrait son bonheur avec le vôtre. Je me disais aussi que le sort me devait peut-être ce dédommagement. Mais vous ne l'avez pas voulu. Je vais donc rentrer dans ma solitude.

— Non, restez, dit Mme de Londe ; vous voyez bien qu'elle comprend que persister dans son idée serait folie.

Elle prit la main de sa sœur et la mit dans la mienne. Fanny ne la retira pas.

— Oh ! mon Dieu ! que de peine, dit la sœur ainée, que de peine pour déterminer les gens à accepter le bonheur !

Nous reprîmes le chemin de la maison. Tous les visages étaient gais, souriants. La petite Blanche se trouva sur notre passage. La tristesse dont elle avait remarqué l'expression autour d'elle l'avait gagnée. Nous lui fimes bien vite comprendre que tous les nuages étaient dissipés, qu'il n'y avait plus qu'à se laisser aller aux riantes impressions.

Les jours ont passé sur mon bonheur sans que rien soit venu en troubler l'inaltérable sérénité. Mon pavillon est une charmante bonbonnière où rien ne manque de ce qui peut égayer notre modeste existence. Mais ma chère femme est le plus bel ornement de notre ermitage. Son activité s'exerce toujours avec le même entrain pour le bonheur de ceux qui l'entourent. La petite Blanche grandit dans une atmosphère constamment pure, elle a maintenant deux familles qui se partagent son affection.

La fortune de de Londe, grâce à l'apport de mes capitaux, s'est promptement relevée, ses opérations se sont étendues. Dans le lointain la haute cheminée ne se lasse pas d'envoyer dans l'air ses spirales de fumée. Mais le rôle que je joue dans l'association est bien faible, bien effacé ; un rêveur comme moi a bien autre chose à faire qu'à surveiller le travail, à dres-